

ICI ET MAINTENANT
GÉNÉRATION H

PREMIÈRE PRESSION
ÉDITION COLLECTOR

DU MÊME AUTEUR

Romans :

Pangée, La Lune sur le Toit, 2012

Génération H, La Lune sur le Toit, 2013

Sélection naturelle, un roman capitaliste, La Lune sur le Toit, 2014

Génération H, Têtes chercheuses d'existence, La Lune sur le Toit, 2015

Génération H, Bons à rien sauf à vivre, La Lune sur le Toit, 2017

Beaux livres :

Reggae Ambassadors, la légende du reggae (ouvrage collectif, sous la direction d'Alexandre Grondeau), La Lune sur le Toit, 2016

Reggae Ambassadors, 100 % reggae français (ouvrage collectif, sous la direction d'Alexandre Grondeau), La Lune sur le Toit, 2018

Essais :

Géographie urbaine, avec Guy Burgel, Hachette Supérieur, 2015

ROMAN

ALEXANDRE GRONDEAU

ICI ET MAINTENANT
GÉNÉRATION H

LA LUNE SUR LE TOIT

© Alexandre Grondeau, 2019
© La Lune sur le Toit
www.lalunesurletoit.com

ISBN : 9782953883473

Ma mère est née au Vietnam, j'ai appris à marcher au Gabon, mes grands-parents sont corses, mon cœur est à Kingston, La Havane, Londres et Berlin. J'ai grandi dans un quartier où les cages d'escalier sentaient le couscous et le poulet massalé. Les vendeurs de fruits et de légumes ne vendaient pas que des feuilles de salade et des herbes de Provence. Ça dealait cher, ça criait fort, ça palabrait souvent, ça bédavait sévère. Les restaurants affichaient complet, qu'ils soient orientés chiche-kebab, cuisine orientale ou rasta ital. On était tous un peu débrouillards, un peu voyous, un peu rêveurs, vraiment tchatteurs.

Je buvais déjà du rhum de la Barbade quinze ans d'âge dans des verres en plastique made in China. Je l'achetais toujours chez l'épicier du coin. Il connaissait mes préférences caribéennes et faisait crédit dans ses bons jours. Je fumais du charasse indien, du double zéro marocain, de la bonne camerounaise et de la skunk hollandaise. Les voisins parlaient portugais, italien ou patois. Il y avait des Serbes et des Kosovars qui galéraient à joindre leurs familles séparées par la guerre. Tout le monde avait fait sa Marche des beurs et envoyé du riz en Éthiopie. Les plus anciens parlaient des sales boches et de Vichy, mais cela ne nous touchait plus. On était tous le métèque de quelqu'un. J'étais français.

Personne ne parlait de complot juif, et on avait tous mal au cœur en voyant le sort des Palestiniens. On voulait boycotter Israël comme les vieux l'avaient fait avec l'Afrique du Sud. Et puis on oubliait et on passait à autre chose. C'était la merde partout dans le monde. L'ascenseur tombait souvent en panne et le gardien albanais essayait à chaque fois de le réparer, aidée d'une assistance

volontaire et métissée. Fatou, la mère de mon ami Pierrot, donnait des ordres mais personne ne l'écoutait. Elle était allumée, disait-on, pour ne pas avoir à se justifier de l'ignorer. La vérité est qu'elle était junkie, accro à l'alcool et à la came qui la rongeaient, mais il fallait bien vivre avec, alors, cramée ou pas, on l'acceptait parmi nous.

Derrière l'église, il y avait une zone piétonne où les épaves de scooters et de voitures volées ou abandonnées faisaient des cages idéales. Les parties de foot de rue ne s'arrêtaient jamais. Pas d'arbitres, pas de lignes de but, ni de touche, tous les coups étaient permis. Les maillots du Brésil, de l'Algérie, de l'Espagne étaient les plus populaires. Zidane n'avait pas encore remis le bleu-blanc-rouge à la mode. On était plutôt Nike, Reebok ou Lacoste.

Plus tard, j'ai travaillé sur les chantiers avec des Tunisiens, des Basques et des Bretons. Mon patron était un pote qui avait monté cette affaire pour blanchir son argent gagné avec la coke. Avec ses employés, j'ai refait des parquets russes, des cuisines qataries, des chambres à coucher britanniques et américaines. J'ai compris que, si l'argent n'avait pas d'odeur, il avait des nationalités privilégiées. Les Luxembourgeois, les Suisses et les Émiratis possédaient les plus belles résidences de chez nous. Le hasard ne m'avait pas choisi, j'étais tricard au casino de la vie. Je restais un jeune Français basané, étrange pâtre grecque qu'on confondait, selon les humeurs et les ambiances, avec un Libanais, un Sarde ou un Maure. À chacun ses origines.

J'ai ensuite servi dans un restaurant mexicain et fait quelques extras dans un pub irlandais. Je n'ai rien remarqué de particulier concernant les clients si ce n'est que les Australiens que j'y ai croisés possédaient le plus beau lever de coude qu'il m'ait été donné d'observer. Il fallait le voir pour le croire. De véritables champions du monde du biberonnage de binouzes. Partout j'ai rencontré des connards, le jour comme la nuit, dans les fêtes et les squats où j'ai traîné, mais aussi plein de gens cool et accueillants. Finalement, il n'y a pas de règles de bien-vivre ensemble dans cette société, si ce n'est de fuir les imbéciles et de se tenir le plus possible loin d'eux.

J'ai retourné des dizaines de soirées Erasmus en faisant semblant de maîtriser salsa, samba et soca. En réalité je me laissais porter par le rythme et par ma partenaire. Pour serrer des nanas, j'imaginai que c'était la technique fatale. Les laisser faire, les laisser contrôler. À ce jeu, les Cap-Verdiens et les Antillais étaient les plus calés. C'est ce qui se disait du moins au bar PMU du coin, mais personne ne l'avait prouvé... Il y avait aussi Sonny qui venait

de Djibouti. C'était un sérieux concurrent en matière de drague comme de bringue, toujours le premier pour préparer le punch et mâcher du kat. Je l'adorais, mais il est soudainement mort du sida. La maladie ne choisit pas ses victimes en fonction de la couleur de peau.

Aujourd'hui comme hier, mes potes sont blancs, noirs, jaunes, hétérosexuels, gays, feuj's et musulmans. Il y a des babtous, des pédés, des noiches, des blacks, des reubeus. J'aime bien m'attabler avec eux, en cas de grosse fringale, pour manger des Granola, de la soca, de la pissaladière, de la blanquette de veau, des pâtes, du mafé, des cheeseburgers et même certains plats végétariens. Leurs yeux rougissent de la même manière sous THC. Leurs rires sont aussi gras. On refait le monde ou le match en buvant du vin bon marché provenant directement d'Andalousie, d'Argentine ou du Chili. On écoute des deejays californiens, polonais et même islandais. On s'échange des romans écrits par des auteurs tchèques, mexicains, péruviens, des films américains ou d'autres avec des réalisateurs thaïlandais, coréens ou hongkongais, des mangas japonais, des thrillers taïwanais, des comédies musicales bengalies.

Avec le temps, j'ai compris qu'être fier de ses origines c'était comme être fier de sa pigmentation. On n'y est pour rien, on ne choisit pas ses parents, ni son pays, mais ça rassure de sentir qu'on a des frères de destin. La bêtise et la stupidité sont universelles, tout comme la misère et les putasseries. Pas besoin de classes, pas de castes, pas de couleurs, ni de partis ou de syndicats, pour se sentir bon homme. Viens avec tes tripes et tes bons délires, on construira l'avenir d'un autre monde.

Je n'étais pourtant pas seul sur la planète et l'ensemble de ses habitants ne partageaient pas mon point de vue. Quatre hommes en uniforme venaient en effet de pénétrer dans la cabine du vol qui devait m'emmener à Madrid, où j'avais ma correspondance pour Montréal. Ils encadraient un homme menotté d'une quarantaine d'années, qui, lui, se voyait expulsé vers je ne sais quelle destination. Police de l'air ? Police des frontières ? Difficile à cerner car d'où j'étais assis je ne pouvais voir leur corps d'affectation.

Le silence s'était fait au fur et à mesure de leur avancée vers la rangée qui leur était réservée. Tous les regards des passagers convergeaient vers ce qu'il faut bien appeler un prisonnier. Qu'avait-il fait ? Était-il dangereux ? Était-ce un étranger en situation illégale qu'on

renvoyait chez lui ? L'homme ressemblait à un Latino. J'aurais dit un Péruvien ou un Bolivien. Petit, trapu, l'œil et les cheveux noirs, il avait suivi sans broncher ses gardiens jusqu'à son siège. C'est alors qu'il avait tenté de s'enfuir en poussant de l'épaule un policier afin d'atteindre l'autre allée. Un énorme brouhaha avait suivi. Des cris, des coups avaient fusé.

Le prisonnier hurlait *help me* dans un mauvais anglais et les policiers tentaient de lui remettre la main dessus pour le faire taire. Manque de chance pour eux, plusieurs passagers s'étaient interposés pour demander des explications qui n'étaient pas venues. Ils avaient été fraîchement reçus par les forces de l'ordre qui les avaient rapidement écartés manu militari.

Un message du commandant de bord demanda le retour au calme sous peine de ne pouvoir décoller. Il expliquait que des agents assermentés escortaient un clandestin qui devait être expulsé de France, via Madrid. Il précisa que l'homme pouvait se débattre quelques minutes, mais que tout rentrerait dans l'ordre une fois que nous aurions décollé. Personne ne l'écouta. Le prisonnier hurlait. Il s'accrochait à des sièges et donnait des coups de pied et de poing dans le vide. Des enfants pleuraient. La scène était impressionnante. Une mère de famille, son bébé dans les bras, tentait de raisonner les policiers.

— Vous ne pouvez pas vous comporter ainsi. Ce monsieur mérite le respect. Vous ne pouvez pas l'emmener de force !

— Poussez-vous, madame, laissez-nous passer.

Le chef des hommes en uniforme essayait de la convaincre, expliquant qu'ils agissaient sur ordre du ministère de la Justice. Rien n'y faisait, la dame à l'enfant leur tenait tête.

— De quelle justice parlez-vous ?

Une seconde voyageuse, visiblement en contact SMS avec une association de sans-papiers, était venue en soutien. Elle avertissait le reste des voyageurs que Pedro était un réfugié politique vénézuélien et qu'à son retour dans son pays natal il serait exécuté, comme le reste de sa famille l'avait été avant lui. Le temps qu'elle explique la situation, les trois autres policiers avaient tenté de contourner les passagers pour rattraper leur prisonnier. Le commandant de bord essaya à nouveau de ramener l'ordre.

— Les passagers sont invités à regagner leur siège et à laisser les forces de police agir comme leur fonction l'exige.

Au même moment, l'étranger avait réussi à se glisser plus loin dans la cabine et, cette fois, au moins une dizaine de personnes faisaient barrage. Les hommes en uniforme n'y pouvaient rien. Ils n'y arriveraient pas. Le nombre et la raison n'étaient pas de leur côté. Des objets en tout genre, des magazines de la compagnie aérienne et les instructions plastifiées à suivre en cas d'accident commencèrent à voler en direction des policiers. Forcés de se replier, ils quittèrent le cockpit sous les hourras de la foule. Pedro s'écroula, épuisé. Il venait de gagner un peu de répit.

Ce n'est qu'une heure plus tard qu'une compagnie d'agents casqués et armés jusqu'aux dents pénétra à l'intérieur de la cabine pour le récupérer. Le commandant de bord avait demandé que le clandestin se livre et qu'aucun passager n'intervienne. Des moqueries lui avaient répondu, mais la résistance resta pacifiste. Notre vol ne participerait pas à la mascarade de politique d'immigration du pays des droits de l'homme à laquelle nous venions d'assister. Le clandestin vénézuélien, qui s'avérait être un syndicaliste agricole menacé de mort pour avoir refusé de payer l'impôt révolutionnaire à la guérilla marxiste, serait ramené au centre de rétention administrative d'où il allait être libéré, car il ne pouvait y être enfermé plus de quarante-cinq jours et il y était depuis déjà quarante-quatre jours.

L'équipage, marquant finalement sa solidarité avec les passagers, avait ensuite refusé de désigner quelque passager que ce soit comme fauteur de troubles. Ils avaient même insisté pour dénoncer les abus et les violences des quatre premiers gardes du corps, ce qui nous retarda encore de trois heures. Cela tombait bien, je n'étais pas attendu.

La scène à laquelle nous avons assistée avait choqué de nombreux voyageurs, notamment des enfants qui n'avaient pas compris ce qu'il se passait. Des petits pleuraient encore pendant que les papas essayaient de les consoler en justifiant la bêtise humaine comme ils pouvaient. Ce n'était guère chose aisée. Comment expliquer le concept de frontière et celui de répression policière à un enfant ? Comment lui dire qu'un homme emprisonné et menotté n'est pas forcément un méchant ou une mauvaise personne punie pour des faits graves ? Comment lui avouer qu'un gardien de la paix pouvait être haineux et frapper une maman courageuse ? Devait-on déjà lui avouer l'échec de l'humanité à être solidaire et fraternelle ?

Je n'avais pas de réponse, mais pas d'enfant non plus – ce qui m'arrangeait bien, je l'avoue, car j'avais déjà du mal à me gérer moi-

même. La preuve, avant de monter dans l'avion, j'avais ingurgité trois grammes de Ketama bien effrités dans une compotée pommes-abricots. J'avais envie que le voyage passe vite et le cannabis est un puissant et agréable passe-temps, sauf quand votre sieste au THC se transforme en mouvement spontané de désobéissance civile.

Par chance, les événements n'avaient pas trop dégénéré et la maréchaussée des airs nous avait laissés décoller sans regarder au fond de mes yeux l'explosion thermonucléaire en cours. J'avais ainsi pu participer, les yeux quelque peu révoltés, certes, aux débats qui avaient animé les premières heures de vol.

Notre action collective et notre refus d'obéir alimentèrent les conversations jusqu'au dîner. La solidarité dont nous avons fait preuve montrait que, unis, les citoyens de bon sens pouvaient obtenir de petites victoires face au pouvoir. Gagneraient-ils pour autant la guerre pour la paix ? Rien n'était moins sûr si j'écoutais les chuchotements de certains passagers discrets. Assis derrière moi, un couple de retraités n'avait pas bronché lors de l'intervention musclée des forces de l'ordre. Il n'en pensait pas moins. Il murmurait.

— Qui dit que ce n'est pas un odieux personnage ? Qu'il n'a pas commis de crimes ? Qu'il n'est pas dangereux ou fou ?

— Ne t'énerve pas, Maurice, il est basané, et ces idiots sont prêts à tout pour le sauver. Il aurait été français, personne n'aurait bougé.

— Ce pays nage en pleine décadence. Tu as vu cette pauvre fille qui brandissait son bébé pour ne pas laisser passer le policier ?

— Je l'aurais foutue en taule, oui...

Pauvre petit pays. La France était remplie de ces penseurs moisés à la pensée rassie. Ils n'étaient pas la majorité, mais ils étaient assez nombreux pour nous pourrir la vie. Je décidai de baisser mon siège le plus possible en mesure de rétorsion et enfonçai mes écouteurs en activant le bouton Play pour ne plus avoir à écouter la misère intellectuelle s'épanouir dans toute sa laideur. Le hasard voulut que *Killin in the Name* des Rage Against The Machine s'empare de mon iPod. Un titre anti-Ku Klux Klan où Zack de la Rocha s'en prenait au pouvoir occulte des Blancs suprématistes dans l'Amérique profonde. Les riffs de guitare étaient imparables. Le batteur imposait son rythme avec efficacité. Il portait le flow du chanteur aux paroles sans concession. Minorités du monde entier, unissez-vous contre la stupidité et la haine. Il devait bien exister une internationale

antiraciste pour affirmer sa solidarité. Je voulais le croire.

La pochette du single du groupe américain qui s'affichait sur mon appareil électronique représentait un moine bouddhiste s'immolant pour protester contre la répression et les assassinats du gouvernement chinois contre les moines tibétains. Quoi qu'on fasse, dans l'histoire de l'humanité, il y a toujours des salauds pour expliquer ce qui est bon et ce qui l'est moins, ce qui est juste et ce qui est condamnable, ce qui est pur et ce qui est obscur. Ils trouvent toujours des idiots pour les conforter dans leur bêtise et croire aveuglément qu'il y a un peuple élu, une race supérieure, un guide spirituel, un surhomme ou un prophète à suivre.

Oublieux de toute rationalité, ils s'arrogent le droit d'être les héritiers d'une histoire fantasmée dans laquelle ils trouvent toutes les raisons pour affirmer la supériorité de leur pensée, de leur couleur de peau, de leur manière de vivre. Comment ne pas avoir de mal avec les pseudocitoyens de souche qui ignorent que la souche n'est pas dans sa définition biologique une origine particulière, mais bien une origine d'ensemble. Le raisonnement est subtil, et je ne conseillerais à personne de le proposer en débat du dimanche midi en famille, sauf à vouloir mettre une ambiance de feu ou gâcher les noces de diamant de vos grands-parents ou le mariage de votre cousine. Il est également à proscrire pour les baptêmes, bar-mitsva et autres célébrations œcuméniques. Vous risqueriez d'avoir de mauvaises surprises sur les opinions politiques de votre entourage. Personne n'est épargné. Dans toutes les familles, il y a des individus dont les pensées ressemblent à ce monsieur habillé comme un professeur de lycée périurbain, pantalon en velours côtelé, et à sa femme, bouche et nez pincés, ne pouvant s'empêcher de jeter des regards pleins de reproches aux passagers qui avaient permis à Pedro de conserver encore un peu de liberté...

Je laissais divaguer mes pensées. L'infusion commençait à me secouer la tête. À moins que cela ne soit les turbulences. Je détestais l'avion, l'exiguïté de la cabine, la proximité des voisins, les plats dégueulasses servis pour caler l'estomac des passagers... Heureusement, il y avait le dopage pour raccourcir les voyages. Je ne prenais pas de somnifères ni d'antidépresseurs, j'étais plus orienté médecine naturelle. Je me laissais aller au gré de la musique : Joao Gilberto & Stan Getz, Bob Marley période Studio One, Snoop Dogg et Dr. Dre. Le Ketama enveloppait mon cortex avec

délicatesse. Il l'entourait d'une épaisse couverture de douceur et de plaisir. Il agissait comme je l'espérais. Les heures de vol allaient vite passer.

« Arrête de chialer sur ton sort. Personne ne t'écoute. T'as rien ? Bas-toi. T'es dans la merde ? Personne ne viendra t'en sortir... T'as la rage, t'as la haine ? Vas-y, défonce tout. Le monde est à toi. Ils ne te donneront rien, alors sers-toi sans demander. Les autorisations attendent ceux qui les sollicitent. Le système est organisé autour de la capacité des gens à se mettre des barrières, à s'inhiber, à se fixer des limites à ne pas franchir, des règles à suivre avec précaution. Il ne laisse aucune alternative. Transgresse !

Ne te résous jamais à faire des politesses et des compromis avec les lâches qui veulent t'enfermer et formater ta pensée afin que tu restes ici, comme un con, participer à l'effort national pour construire une prison dorée où l'égoïsme et le narcissisme triomphent. Ce sont les mêmes qui te collaient et te viraient des bahuts où ta seule faute était de vivre un peu trop vite, un peu trop fort. L'indiscipline est le prétexte des systèmes autoritaires et des castrateurs mentaux pour réprimer les gens qui pensent différemment. Les regrets et les frustrations se chargeront de leur vacuité. La solitude et l'aigreur achèveront leur existence, mais, pour le moment, ils ont le pouvoir et il faut s'en affranchir. Vite.

Écoute le vent de la liberté souffler à l'extérieur. C'est l'école de la rue. Elle exprime la meilleure, la plus dure, la plus intense, la plus exigeante des éducations. Dehors, tu ne peux pas tricher. Ni tes parents, ni tes professeurs, ni la police ne pourront te protéger. C'est toi face à l'humanité, sans filtre, sans deuxième essai. Il n'y a aucune possibilité de se cacher. Pas de faux-semblants, de "moi je" ou de "attends on fait une pause". Non, le monde en direct,

frontal, sans pitié, sans possibilité de revenir en arrière. Rien ne sert de se cacher sans cesse devant ta télévision ou ton PC. Tu décides seul de marcher droit ou de prendre les chemins de traverse, et à la fin du jeu l'addition te sera apportée. À toi de voir ce que tu auras à régler face à l'éternité. »

C'est à peu près ces mots qui m'ont envoyé dans les Montagnes rouges du Canada. Seul et déterminé. L'été indien enflammait les résineux de toutes sortes et je voulais tester ce que j'avais dans le ventre. Combien de jours un « bon à rien sauf à vivre » pourrait-il survivre à la dureté des nuits de Gaspésie et d'Estrie ? Résisterait-il aux cris des loups, à la peur des ours, à l'exigence de la vie d'ermite ou au ridicule du cliché du jeune illuminé venant accoucher de ses aspirations romantiques ?

J'avais besoin de connaître la résistance de mes idées à la lumière d'un long exil. Les kilos d'herbes et de psychotropes que j'ingurgitais depuis des années avaient eu la délicatesse de ne pas me griller totalement le cerveau. Les fêtes quotidiennes, la tournée des squats, les nuits plus blanches les unes que les autres, les free parties, les sound systems, les basses lourdes comme la fonte que je ne soulevais pas avaient épargné ma lucidité et renforcé ma volonté de tenter ma chance. Les services de police m'avaient raté à plusieurs reprises. J'étais verni. Contre toute attente, le destin m'avait finalement préservé et, quand on a gagné au poker, il faut savoir se retirer et profiter. J'étais plus décidé que jamais. Je ne voulais pas rater l'occasion de me tirer une bonne fois pour toutes. Je n'avais pas de dettes, pas d'attaches autres que mes frères d'armes qui ne remarqueraient probablement même pas mon absence. La défonce est un art de vivre et un mode d'existence chronophage, la plupart du temps exclusif. Je l'aimais infiniment, je l'avoue, mais j'avais besoin de faire un gros break. La société de consommation commençait à me taper sur les nerfs, à moins que cela ne soit les rhums maracuja et les spliffs d'indica. Tout devenait flou dans mon cerveau. Délicieusement flou, certes, mais terriblement flou quand même. Je voulais bouger de France définitivement et me jouer un remake des aventures de Tom Sawyer et Huckleberry Finn dans sa version « tête chercheuse d'existence » trash. J'avais activé le mode Génération H, génération nique-tout. J'étais fin prêt.

J'avais envie de me poser sur les rives d'un joli lac, avec en toile de fond une maison à la cheminée fumante et de me faire sauter

la tête à coups de bédos pour redevenir poussière d'étoile et rejoindre le paradis perdu hédoniste dont la vie m'avait extirpé trop vite. J'avais envie de marcher sans but, des heures, des jours, avec comme seul horizon des cimes vertes s'enchaînant comme les étages de la tour de Babel. Mais dans mon rêve, Babel s'était vidée de sa population. Elle était silencieuse, et heureuse. Je ne voulais plus rencontrer d'âmes humaines pendant des semaines et mesurer si c'est moi qui devenais fou ou si l'enfer était bien cette arnaque existentielle qu'on nous vendait comme la panacée des nations.

Tout était prêt pour que je prenne la route. Un billet d'avion sans retour m'avait déposé à l'aéroport de Montréal, d'où j'avais pris un bus, puis un train, puis un autre bus pour enfin me retrouver sur le bord d'une route, le pouce levé, afin de rejoindre la dernière frontière qui me séparerait de la Babylone schizophrénique qu'on appelait capitalisme. Il n'avait pas fallu plus de dix minutes pour qu'une âme charitable arrête son véhicule pour prendre à son bord le jeune Français que j'étais avec tout son fatras de voyageur céleste.

— Z'allez où ? demanda, avec un drôle de zozotement, le conducteur, intrigué par l'attirail sac à dos, ballon de foot, guitare, que je posai sur la banquette arrière.

— Le plus loin possible à partir du sentier le plus proche.

— Ostie, elle est bien bonne, celle-là ! éclata de rire l'homme. Le plus loin, mais le plus proche... ça c'est un bon plan, ma foi !

— J'en suis certain ! confirmai-je, bravache.

— Mais z'allez y faire quoi, là-bas, à part jouer au foot et de la guitare ?

— Rien, justement, je pars loin de tout pour ne rien faire !

Mon chauffeur ne répondit pas. Je n'étais pas le premier hurluberlu français à débarquer au Québec plein de certitudes et d'aspirations téméraires. *Into the Wild* n'était pas encore devenu un film culte célébrant le refus du rêve américain, mais le roman du même nom dont il avait été tiré, et ses précurseurs *Walden ou la Vie dans les bois*, de Thoreau, et *Nature*, d'Emerson, amenaient régulièrement sur la route des grands espaces canadiens des jeunes avides d'immensité et de liberté totale.

J'avais accepté avec bienveillance le silence de mon conducteur. J'étais persuadé être unique dans ma démarche et ma volonté de partir seul à la découverte de la nature locale. Il n'allait pas gâcher ma joie. Rempli d'espoir concernant l'avenir, je ne pouvais

empêcher la fierté de mon courage poindre au bout de mon nez. J'avais donc pris son silence comme un encouragement tacite alors qu'il était plutôt une économie de salive pour celui qui aurait pu m'expliquer que la plupart des aventuriers européens arrivés la fleur au fusil étaient repartis d'ici une jambe ou un bras dans le plâtre.

Il y a des silences qui en disent long, et puis d'autres qui ne servent à rien qu'à se rater. Le chauffeur m'avait déposé à l'entrée du premier parc naturel national que je découvrais. Les Canadiens faisaient les choses bien. Un grand panneau en bois verni expliquait la démarche de protection de la nature qui avait conduit à protéger les lieux. Un panneau un peu moins grand représentait la carte du site, et les sentiers traversant des cours d'eau tortueux et remontant des versants raides comme un mort. Il y avait des centaines de kilomètres de forêts à découvrir et où se perdre...

Un dernier panneau, plus discret, indiquait le prix. Le prix ? le prix. Le prix de quoi ? le prix d'entrée ! La marchandisation de la société avait atteint les plus lointains coins de poésie bucolique outre-Atlantique pour proposer différents types de tarifs dégressifs permettant d'accéder à mère Nature... Même au bout du monde et de la civilisation, il fallait payer pour quitter l'asphalte et le bitume et se shooter à la chlorophylle.

J'avais cherché un moyen de truander, mais les marchands de grand air pur, les gardes forestiers locaux, étaient rompus aux techniques de petits malins comme moi. Même à l'autre bout de la planète, nous restions en liberté surveillée. J'en avais été quitte pour salir entièrement mes vêtements et me faire récupérer par deux hommes en uniforme impeccable qui, amusés par mes fausses excuses embarrassées, m'avaient fait régler en direct le droit d'entrée. J'avais lâché quelques billets de bonne grâce. On ne gagne pas à chaque fois au jeu du chat et de la souris, et moi j'avais remporté le gros lot en quittant mon pays.

Les agents du parc national m'avaient laissé partir en me souhaitant bonne route, sans que je puisse déterminer la dimension ironique de leur salutation. À ce stade du récit, je dois être honnête, je ressemblais à tout sauf à un randonneur. Je n'étais pas un amateur particulier de grandes balades solitaires, je n'étais pas non plus un grand sportif qui avait préparé son séjour trekking avec tout le matériel nécessaire. Je n'avais pas de chaussures de marche, ni rien de la pharmacie de base utile en cas de pépin. J'étais habillé comme chaque jour de mon ancienne vie : tennis, jeans, col roulé,

gros blouson et bonnet. Je n'avais pas non plus de carte des sentiers que j'allais parcourir, puisque je n'avais pas de but précis.

C'est pourtant le b.a.-ba du pirate et de l'aventurier que de chercher un trésor et de posséder la carte l'y menant. Je n'avais rien de tout cela, juste l'envie de partir et une tente, un duvet, un réchaud, des pâtes, des gâteaux, quelques vêtements chauds et un calepin vide que j'espérais remplir de souvenirs, de chansons, de croquis, d'idées en vrac et de recettes magiques glanées ici ou là. Les deux gardes avaient dû bien rigoler en me voyant partir ainsi à l'assaut de l'immensité verte s'imposant devant nous. J'allais rejoindre leur stock d'anecdotes savoureuses sur les impréparations des touristes en herbe.

Je n'y pensais pas, trop heureux de quitter l'agitation du grand monde pour retourner à l'origine de tout. C'est ainsi que je m'enfonçais dans la forêt pendant de longues journées. Au fil des aurores multicolores et des nuits frigorifiques, je prenais conscience de mon état d'urbain perdu dans un univers de nature. J'étais une poussière de civilisation plongeant petit à petit ses attermoissements dans l'humus des terres riches et sauvages que je traversais.

J'avais d'abord suivi le sentier qui semblait s'éloigner le plus des routes environnantes. Dire que la randonnée était facile serait mentir. Mes chaussures étaient totalement inadaptées à mon épopée terrestre, et de monstrueuses ampoules n'avaient pas manqué de me déformer les pieds. Mon K-way s'était avéré perméable, et, au bout d'une journée de pluie, l'ensemble de mes affaires était totalement trempé. À chaque pas je maudissais l'idée d'avoir emporté une guitare avec moi. Il fallait être stupide pour s'encombrer de l'instrument le moins facile du monde à transporter.

— La prochaine fois je prends un harmonica... me promis-je après avoir trébuché une nouvelle fois et sali un peu plus mon pantalon.

Si vous n'avez jamais essayé, en pleine montagne, de protéger une guitare d'une averse diluvienne, n'essayez pas, ce n'est pas possible. Vous ne ferez que vous tremper un peu plus. Et si vous pensez qu'un ballon de foot vous servira à quelque chose dans un road trip montagneux, oubliez vite l'idée. Les caribous, les renards et les loups ne sont pas de grands amateurs de Zidane, Messi ou Ronaldo.

Par chance, les intempéries n'avaient pas duré longtemps et les beautés alentour avaient le don de renforcer ma motivation à m'éloigner de tout. Je n'avais pas rencontré âme qui vive depuis deux jours quand j'atteignis un panneau annonçant la fin du territoire labélisé Parc national. Au-delà, des sommets s'étendaient à perte de vue. Les gardes forestiers m'avaient prévenu de me méfier de toute sortie des sentiers balisés.

— Hors du parc, les chemins ne sont pas entretenus, certains sont instables et votre ballade se fera à vos risques et périls. Les deux derniers termes avaient plutôt aiguisé ma curiosité, et je m'étais réjoui de franchir la limite administrative séparant une nature préservée par l'homme d'une nature sauvage. Après quelques heures de marche, je dus avouer que l'action humaine pouvait avoir du bon quand il s'agissait de s'occuper d'une route à suivre pour atteindre un sommet. Il en fallait cependant plus pour me décourager. J'entamai la dernière ascension de la journée en fredonnant une vieille chanson de Serge Reggiani. Les paroles étaient de circonstance :

*« Ma liberté
Longtemps je t'ai gardée
Comme une perle rare,
Ma liberté
C'est toi qui m'as aidé
À larguer les amarres,
Pour aller n'importe où
Pour aller jusqu'au bout
Des chemins de fortune
Pour cueillir en rêvant
Une rose des vents
Sur un rayon de lune,
Ma liberté... »*

C'est mon père qui me l'avait fait découvrir et aimer. On était loin du punk hardcore, de la tribu incandescente ou du reggae insoumis que j'écoutais habituellement, je le confesse, mais il y avait dans ce titre une universalité poignante. Une vérité et une authenticité évidentes. L'auteur racontait l'histoire d'un homme quittant sa liberté « *pour une prison d'amour et sa belle géôlière* ». À défaut de l'avoir emmené quelque part, la liberté de mon père lui

avait donné un fils qui venait, lui, de partir loin. « Grandir, c'est une arnaque », me chuchotait-il quand j'étais petit et que je ne pouvais accéder à tel manège ou telle activité pour une question d'âge. Au moins, là, il ne m'avait pas menti.

L'humanité avait emprisonné Peter Pan dans un conte pour enfants, et jamais il n'en sortirait, réduit à divertir les chères têtes blondes et brunes quand il aurait dû mener des révolutions et renverser des pouvoirs. La fée Clochette était une piètre consolation. Comme Alice enfermée dans son pays des merveilles, Peter ne s'échapperait jamais de son pays imaginaire et cette fatalité était insupportable. Voilà peut-être où je cherchais à me rendre : une sorte de Neverland où venaient se cacher les hédonistes, un cimetière des éléphants traumatisés par des années passées à faire les clowns dans des cirques ou des zoos. Qui sait ? J'étais parti un beau matin faire le tour du monde, comme d'autres vont acheter des clopes. Je n'avais pas spécialement prévu autre chose que débiter ma route pas loin du Saint-Laurent, et puis de redescendre vers le sud. Il y aurait les États-Unis, probablement le Mexique, puis le Brésil et l'Argentine... Atteindrais-je la Patagonie et la Terre de Feu ?

— Pas encore parti, mais déjà arrivé, me moquai-je en stoppant quelques instants pour reprendre mon souffle.

J'avais le temps. Je n'avais aucun rendez-vous de prévu pour les prochains mois à venir. Mon agenda était vide, je n'avais pas pris de téléphone, je n'avais aucun client à livrer, ni grossiste à rembourser. Je n'avais plus qu'une chose à penser : faire de la route et profiter. Et c'est ce à quoi je m'attelais.

Le sommet n'était plus très loin et j'avais hâte de voir s'étendre devant moi le Nouveau Monde, comme il s'était présenté, cinq siècles auparavant, à Jacques Cartier, les Iroquois et les autochtones en moins. De quelles histoires sordides et extraordinaires avaient été témoins ces arbres centenaires ? Avaient-ils caché des massacres honteux, des amours interdites, des crimes odieux, des secrets futiles, et combien de fuites de braves ? Dans les empreintes de quels chefs indiens héroïques inscrivais-je mes pas ?

Je repensai soudain à la dernière fête que nous avons passée au col de l'Arche, dans les Alpes. L'endroit était magnifique, perdu dans les hauteurs ; les tribes avaient posé des kilos de sound systems non loin d'un lac, sur un versant sud du massif de la Vésubie. Le contraste entre les milliers d'activistes musicaux partisans de la nuit libre, festive et électronique et les somptueux paysages

environnants était saisissant. Les poètes d'aujourd'hui n'étaient plus maudits. Ils s'étaient pris en main, et désormais il allaient et ravaient où bon leur semblait.

Nous étions parmi eux, parés pour vivre intensément trois jours non-stop, sans dormir. La plupart de mes amis avaient répondu présent à l'appel de ma fête de départ. Nous étions partis à quatre voitures remplies à vomir d'alcool et de quoi tenir ce marathon festif. Nicolas, Julio, David, Syd, Mathieu, Djul et une dizaine d'autres potes s'étaient entassés dans les véhicules direction l'Italie. Ils étaient venus me dire au revoir, et puis l'occasion de clôturer l'été par un énorme teknival était trop belle. Tout le monde n'était pas encore persuadé du caractère irrévocable de mes intentions et il avait fallu voir la tête de l'équipe quand j'avais sorti mon billet d'avion pour le Canada. Elle disait : il va le faire, cet enfoiré !

J'avais vite rangé le précieux sésame de peur qu'il ne termine en filtre ou en paille de fortune, et j'avais passé le reste de la teuf à coloriser la nuit tout en disant adieu à mes amis... Je n'écouterai plus les mythos de Djul totalement perché après un tête au shilom ; je ne goûterai plus aux bons petits plats bio de Mathieu qui avaient toujours raison de nos fringales cannabiques ; je n'entendrai plus parler des exploits sexuels de David et de ses mémorables embrouilles avec Mélanie ; je ne ramasserai plus Nicolas après un énième coma éthylique. J'avais l'étrange sentiment d'être acteur de la disparition d'une époque et de provoquer une rupture avec des êtres que j'aimais énormément.

Ils étaient tous excessifs, complètement allumés, hardcore et sans limite, un peu voyous, un peu voleurs, profondément individualistes, pour ne pas dire égoïstes, mais c'étaient mes amis. Ils étaient les enfants de ce changement de millénaire. C'est à eux que je pensais à quelques mètres d'un sommet surplombant toute l'Estrie. C'est à eux que je voulais dédier le sentiment de plénitude qui allait emplir toute mon âme. C'est avec eux que j'aurais aimé partager ce moment unique. Je pressai le pas et jetai mes affaires par terre pour accélérer mon arrivée. J'y étais. Enfin. Mon premier but. La paix. Je respirais à fond. Le rêve. Je voulais savourer au maximum. Le sentier bordé d'arbres était à son terme. Devant moi, la vue était à couper le... Je m'arrêtai net.

— Mais c'est quoi ce bordel ?

Je restais abasourdi par le spectacle qui s'offrait à moi. Mais non ! Comment imaginer que ce genre de chose était possible au vingt

et unième siècle et ne se déroulait pas uniquement dans les films ?

— Incroyable, chuchotai-je pour me convaincre que j'étais bien en pleine réalité.

J'étais littéralement scotché à la vision qui s'offrait à moi, incapable de bouger, KO et tétanisé par ce que je venais de réaliser. La décadence du monde se retrouvait ainsi, au beau milieu de ce qui aurait dû rester immaculé, de ce petit rêve d'un ailleurs vierge et sauvage. C'était à croire qu'elle me poursuivait.

Dans la rue, rien ne se passait comme prévu. Visiblement, dans la nature, les choses prenaient la même tournure.